



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DES GRAVURES JOINTES AU JOURNAL,

Bonnet orné de marabouts des magasins de M^{me} Arundel, rue de Ménars, n. 8. Robe en gros de Naples, garnie de ruches de crêpe et de rubans de satin, façon de M^{me} Brunel-Mass, rue Sainte-Anne, n. 22. — Coiffure de mariée exécutée par M. Croisat, et ornée de fleurs de son magasin, rue de l'Odéon, n. 31. Capote Amélie en paille anglaise, et Chapeau Saint-Marc en paille à jour, des magasins de M^{me} Lané-Burger, rue Saint-Marc, n. 6. Mantille en organdi et bonnet en tulle, des magasins de M^{me} Besnard, rue de la Bourse, n. 8.

MODES.

Don Juan à l'Opéra.

C'est lundi dernier que cette admirable partition a été exécutée à l'Opéra, avec un ensemble, une pompe, dont on ne saurait se faire une idée. Mais ce n'est pas ici le lieu de s'occuper des mérites de ce chef-d'œuvre offert depuis vingt ans à l'admiration de toutes les capitales de l'Europe; nous ne voulons parler que de l'aspect de la salle pendant la représentation qui en a eu lieu.

Il était on ne peut plus brillant et magnifique. Les trois premiers rangs de loges, les galeries, les balcons, l'amphithéâtre, étaient remplis de femmes aux

toilettes les plus riches, les plus élégantes; ce n'étaient partout que fleurs fraîchement écloses, que plumes ondoyantes, que diamans surtout... Jamais, dans une réunion de ce genre, tant de diamans n'avaient frappé nos regards. Plusieurs dames du plus haut rang en portaient en bandeaux, en boucles d'oreilles, en colliers, en bracelets, en agrafes, en peignes. C'était d'un incroyable éclat à la lumière scintillante que répandaient les lustres de la salle.

S. M. la Reine, Madame Adélaïde, les jeunes princesses, assistaient à la représentation. S. M. avait une toque de velours cerise avec une plume blanche de toute beauté; les princesses étaient coiffées en cheveux.

Le blanc était en majorité parmi les toilettes, et les robes généralement fort décolletées; ensuite venaient les robes roses. Parmi les coiffures, les nattes de côté étaient remplacées par des nattes en fleurs tombant jusqu'au milieu des joues. Quelques-unes de ces coiffures étaient d'un délicieux effet, mais elles paraissent généralement difficiles à porter. Les turbans, les toques, les bérêts, se montraient encore; puis quelques chapeaux en satin, formes de chapeaux d'hommes, relevés d'un côté et ornés d'un bouquet de plumes.

Cette imposante réunion avait engagé les hommes, tout occupés pendant le spectacle de la musique de Mozart, à former une double haie à la sortie de la salle. Grâce à cet empressement, qui n'avait rien que de très-flatteur, le défilé a duré plus d'une grande demi-heure. En vérité, le palais même du roi nous offre rarement, nous en sommes certains, un aspect plus brillant que le vaste vestibule de l'Opéra lundi dernier, quand toutes ces femmes charmantes se pressaient sur les degrés des deux escaliers qui viennent y aboutir !

ENSEMBLES DE TOILETTES. — Une robe de crêpe jonquille ouverte des deux côtés du jupon et fermée par des bouquets de pensées. Il s'en trouvaient cinq sur la hauteur du jupon. Les intervalles entr'ouverts laissaient apercevoir en dessous une robe de satin jonquille. Triples sabots aux manches et manchettes en blonde. Corsage à pointe formée au milieu par une rangée de petits boutons d'émaux violets, entourés d'un petit cercle de diamans. Pour coiffure, un cordon de pensées sur le front, et une aigrette de diamans placée dans les nattes de cheveux.

— Une robe en crêpe scabieuse avait sur le devant du jupon une guirlande de boutons d'or placée diagonalement et terminée à la hauteur du genou par un bouquet de mêmes fleurs. Des agrafes, formées par des bouquets de boutons d'or, retenaient les plis du corsage et des manches. Pour coiffure, des petites branches de boutons

d'or entremêlées dans les touffes de boucles qui retombaient très-basses de chaque côté des joues.

— Une robe en satin bleu, à dessins de blonde brochés en blanc, présentait sur le devant du jupon des losanges découpés dans l'étoffe. La séparation entre les losanges et l'étoffe du jupon était d'un doigt environ, espace suffisant pour laisser apercevoir un dessous blanc. Chaque pointe du losange terminée par un nœud de ruban blanc de gaze blonde. Mêmes nœuds sur le devant du corsage, entre les draperies et entre les sabots des manches. Mantille en blonde blanche. Pour coiffure, bandeau de diamans et plumes blanches placées en arrière.

— Robe en pou de soie blanc damasé en blanc, garnie d'un volant de blonde relevé en festons par un camée. Les draperies du corsage retenues par des camées. Sur la tête un turban de cachemire, mélangé bleu à dessins jaunes, et jaune à dessins bleus, orné d'un esprit noir.

— Une robe de tulle rose ayant un semé de petits bouquets brodés en argent, formant tablier sur le devant du jupon. Le devant du corsage également brodé en s'élargissant en éventail. Mantille de blonde, turban de gaze rose lamée en argent, orné d'une aigrette noire montée sur un ornement de diamans.

— Une robe en vieux point d'Alençon, ornée de nœuds de rubans chinés et brochés en toutes couleurs sur les manches et devant le corsage. Coiffure toute remplie de petits nœuds de rubans semblables à ceux de la robe.

— Les coiffures en plumes sont excessivement nombreuses dans toutes les fêtes. Celle que nous avons donnée le 28 février a été composée par M. Valadier, de Clermont-Ferrand, élève de M. Nardin. Les suffrages qu'elle a obtenus lui ont fait trouver trop d'imitateurs, pour ne pas rappeler le mérite de sa première invention.

ETOFFES. — En attendant la nomenclature

ture des diverses étoffes qui apparaîtront ces jours-ci dans nos grands magasins, nous pouvons annoncer que les étoffes en soie seront très à la mode cet été. On en fait à dessins immenses, d'autres ramagés, d'autres imitation du dessin moyen-âge; mais à côté de toutes ces bizarreries on voit aussi de petits dessins plus à la convenance de la multitude : telles sont des soies *mouchetées*, c'est-à-dire ayant de tout petits points noirs sur des fonds vert, grenat, rose, bleu, etc. Sur une étoffe qu'on appelle fontange, on voit de jolis petits dessins en couleurs vivement nuancées. — Toutes ces nouveautés sont sans préjudice aux foulards dont la vogue est telle que les robes de cette étoffe sont indispensables à la toilette d'une femme.

Bijoux. — L'émail et l'or, habilement combinés, forment les plus jolis bijoux que l'on puisse porter avec les toilettes d'été. On y adjoint des camées, des turquoises... quelque composition de fantaisie. On porte beaucoup de superbes épingles ou agrafes qui, placées soit entre les draperies du corsage ou sur le fichu, ont une chaîne qui vient descendre sur la ceinture où elles fixent un bijou, tel qu'une cassolette, une montre, etc.

— Les boucles d'oreilles en émail ornées de camées, forme longue, sont les plus nombreuses.

— Les bracelets, toujours très-étroits et *brisés* sur plusieurs compartimens afin de réunir les camées ou les plaques qui les composent, sont les plus à la mode.

— Les bagues *noires*, ornées de diamans, sont toujours de bon goût. On peut aussi compter pour mode les bagues composées de petites plaques *brisées*, formant une galerie autour du doigt.

FANTAISIES. — La mode des mitaines doit se soutenir tout l'été, à juger par la quantité qui s'en confectionne aujourd'hui. En noir, elles sont en dentelle, en blonde, en filet; en blanc, elles se font en fin tricot à jour, semblable à ce que l'on nommait autrefois le *tricot de Berlin*, ou en fin filet

brodé au plumetis. Nous en avons vu de très-riches en point d'Alençon formé par des dentelles réunies.

— On voit dans les magasins quantité de bas de soie de toutes nuances brodés en blanc; mais il s'en voit porté très-peu jusqu'à présent.

EXTRAIT

DU

VICOMTE DE BEZIERS,

PAR F. SOULIÉ.

LA CHASSE AU LOUP.

Ainsi Roger avançait dans sa route et dans sa propre apologie, lorsque des cris lointains appelèrent son attention. Au milieu du long murmure qui bruissait au loin, on entendait s'élever de tems à autre la clameur d'alarme : Au loup ! au loup ! Roger reconnut que c'était un de ces animaux lancé par des paysans qu'on poursuivait, et bientôt les aboiemens des chiens, les sons du cornet à bec d'argent, lui apprirent que c'était une chasse en règle qui avait lieu. Il s'y précipita avec rapidité, et tout plein du désir d'abattre la bête féroce, il courait joyeux de penser qu'il allait arriver sous son déguisement parmi de nobles dames et des chevaliers; il se voyait inconnu au milieu de toute cette compagnie; les seigneurs, irrités de ce qu'il leur avait enlevé leur proie, les dames souriant à sa bonne grâce, les valets et chasseurs l'épiau levé contre lui, et lui, Roger, après avoir rendu un sourire aux dames, jeté un regard insolent aux chevaliers et bâtonné quelques serfs, s'échappant sur son bon cheval Algibek. Dans cet espoir, et regardant déjà ce qu'il avait rêvé comme accompli, il courait à faire siffler l'air autour de lui. A mesure

qu'il avançait, les cris devenaient de plus en plus bruyans; mais ils n'avaient pas cette ardeur sérieuse d'une chasse hardie; et puis les chiens ne donnaient qu'à peine; on entendait qu'ils avaient besoin d'être excités par le fouet; et, en consultant l'allure de son cheval, il ne vit pas que, dans sa rapidité, elle eût rien de cette retenue que le meilleur coursier garde à l'odeur d'une bête fauve. Algibeck jouait en courant, sa tête ni son oreille n'étaient tendues et immobiles. Le vicomte soupçonna que ce pouvait être quelque jeu de serfs et d'enfans, et il reprit sa marche indolente. A peine avait-il fait ainsi quelques pas, que la chasse, qui d'abord semblait fuir devant lui, se rapprocha soudainement. Bientôt les cris : Au loup!... devinrent plus distincts, et il entendit qu'il s'y mêlait clairement des éclats de rire et des huées bruyantes; les aboiemens des chiens, quoique mous et inégaux, continuaient, et les cornets retentissaient de tout leur bruit criard et discordant. Dans ce moment, le vicomte se trouvait dans un chemin creux entre deux élévations couronnées d'arbres dont quelques-uns pendaient sur la route. Le bruit, les cris, les rires se rapprochaient de plus en plus, et de tems à autre il s'y mêlait des lamentations d'une nature si singulière, que Roger s'arrêta tout court. Enfin sur la partie du bois qui s'élevait à sa droite, il entend crier les bruyères et se briser les halliers, et bientôt sur les branches d'un arbre presque horizontalement couché au-dessus de la route, il voit s'élancer un monstre énorme ayant la brune couleur d'un loup. Cet animal court avec légèreté jusqu'aux extrêmes branches de l'arbre, qui se plient et se brisent sous son poids, et il tombe lourdement aux pieds d'Algibeck, qui d'abord se cabre épouvanté, et qui presque aussitôt se rapproche et se penche sur le monstre en le flairant. A l'instant même, les valets armés de pieux arrivent, quelques chiens des plus animés se précipitent, et portent

la dent sur l'animal haletant. Un cri de douleur atroce s'échappe de cette peau fauve et velue, c'est un cri d'homme; un cri à briser l'âme d'un bourreau. D'un tour de son bâton ferré, Roger écarte les chiens et empêche les valets d'approcher.

— Holà, manant, lui crie un teneur de lesse, tu as frappé les chiens d'un noble homme; commence par payer six deniers d'amende à moi son forestier, et laisse ce loup à la dent des mâtiens, si tu ne veux qu'ils fassent de toi comme de lui.

— Si tu ne veux que je fasse de toi comme de tes chiens, repart le vicomte, réponds; quel misérable, et quel infâme se disant libre et noble a pu te commander cette affreuse expédition?

— Si tu veux le savoir, il te le dira bientôt lui-même, car il accourt en compagnie de sa noble et dame suzeraine; mais comme il pourrait bien nous faire fouetter pour n'avoir pas fait selon ses ordres, va-t'en, à moins que nous ne lui montrions pour excuse deux peaux sanglantes au lieu d'une. Sus, mes chiens, sus au manant!

Roger fit tourner son bâton, Algibeck lança une preste ruade aux chiens qui venaient le flairer, et deux ou trois mâtiens éclopés, hurlant à amener une contrée, allèrent se cacher derrière le forestier. Celui-ci et les valets qui arrivaient l'un après l'autre, indignés de l'audace du manant, brandirent leurs pieux contre lui; mais Roger, les prévenant, adressa un coup de bâton si furieux sur la tête du forestier, que celui-ci, après être resté immobile un moment, ouvrit et ferma les yeux convulsivement deux ou trois fois, contracta ses bras, et tomba comme une lourde masse. Tous les autres serfs restèrent épouvantés. Cependant, à l'instigation de l'un d'eux qui paraissait plus hardi que les autres, ils allaient se précipiter sur Roger, lorsque les pas des chevaux retentirent dans un chemin qui aboutissait à la route, et bientôt quelques cavaliers débouchèrent à deux pas du vicomte.

Le malheureux que Roger venait de sauver avait profité du relâche qui lui était si soudainement arrivé pour essayer de s'échapper: et il s'était traîné à quelques pas de l'endroit où le vicomte tenait en respect chasseurs et chiens. A peine les cavaliers avaient-il paru sur la route, que Roger descendit de cheval, et se tourna du côté du misérable gisant, qu'il chercha à secourir. Quelle fut sa surprise en reconnaissant sous ce bizarre accoutrement, tout recouvert de peaux de loup et avec une tête armée de dents énormes, le fameux Pierre Vidal, poète provençal! Fou de poésie, et le plus souvent fou d'amour, il était célèbre par ses nombreuses extravagances; et ses tentatives présomptueuses lui avaient valu plus d'une mésaventure. Roger comprit sur-le-champ quel avait pu être le crime de Vidal; mais il ne devina pas qui avait pu inventer une si barbare punition d'une folie si connue. Pendant le peu de tems qui suffit à Roger pour cette découverte et ces réflexions, deux nouveaux personnages arrivèrent sur la route, et la voix d'un homme se fit entendre.

— Or, vous allez voir, noble dame, comme vos serviteurs savent punir ceux qui insultent par leurs désirs à l'austérité de votre vertu. Holà! forestier, apportez en hommage à votre maîtresse la patte de cet animal. C'est la main, noble dame, qui vous insulta en vous écrivant des vers d'amour qui parlaient d'espérance. Avec cette correction, le bout de langue qu'un Sicilien lui fit couper à Marseille pour avoir conté de longues histoires à sa femme, et l'oreille que lui arracha Baudoin pour avoir écouté les doux propos de sa sœur; je pense que la bête sera guérie de la poésie et de l'amour.

Après cette courte harangue le cavalier s'arrêta et demeura, fort étonné de ne pas voir le forestier présentant à la dame la main de Vidal coupée comme un pied de loup. Il répéta son ordre, et, s'irritant du silence qui répondit seul, il s'écria :

— Holà! manans et écuyers, où est donc notre gibier et notre forestier? auriez-vous laissé échapper le premier, et le second se serait-il échappé tout seul, de peur de notre fouet?

— Hélas! sire vidame, répondit le valet qui avait voulu amener ses camarades contre Roger, nous tenions le maudit animal lorsque ce manant s'est jeté entre lui et nous et a frappé vos chiens de son bâton.

— Et le forestier ne l'a pas étendu mort à ses pieds? s'écria le vidame furieux. Par la Pâque, il a trahi sa maîtresse en me laissant ce soin.

— Il n'a pas trahi sa maîtresse, répond le serf, et il vous a laissé plus de soins que vous ne croyez, car il était homme-lige de cette châtellesnie, et vous devez vengeance à sa mort.

Et en disant ces paroles, le serf montra au cavalier le corps du forestier étendu la face contre terre et le bras jeté en avant de sa tête. A cet aspect, le chasseur, sans répondre un mot, se précipita sur Roger le pieu levé; mais celui-ci, se retournant vivement, fit voler d'un coup de son bâton l'arme du chevalier, et, le saisissant par une jambe, le renversa durement de son cheval; puis, s'élançant sur lui, il lui posa le pied sur la gorge avant qu'il eût le tems de se reconnaître, et lui cria :

— Vassal lâche et fanfaron, si tu bouges je te brise le crâne.

SALON DE 1834.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Nous voilà encore dans les vastes et magnifiques galeries du Louvre. Et d'abord félicitons-nous de ce que annuellement elles seront ouvertes aux artistes; car c'est une grande et heureuse pensée que cette sorte de permanence des beaux-arts. Quelle idée ne doit-on pas prendre,

en effet, d'une nation qui possède une si imposante réunion d'artistes capables de fournir aux exigences d'expositions annuelles, et un public en état de les apprécier et de les juger?

En pensant aux innombrables difficultés qui se présentent incessamment dans la carrière des arts, on ne peut qu'être fier de cette foule active et persévérante, occupée à les surmonter; désireuse d'arriver à la gloire, qui souvent est sa seule récompense. Cette année, plus de deux mille productions sont là pour attester combien le goût de l'étude, combien l'amour des arts sont loin, en France, de dégénérer; l'empressement de la foule, son attention curieuse, inquiète même, ne prouvent-ils pas en même tems qu'ils ne cesseront de trouver des encouragemens, des appuis dans le bon sens, dans les sympathies de la masse des spectateurs.

Ce serait cependant, malgré cet enthousiasme d'un côté, malgré cette persévérance de l'autre, une singulière histoire à faire que celle des différentes expositions qui se sont succédé depuis que de vastes salles ont été consacrées ainsi à réunir les productions de tous nos artistes. On y reconnaîtrait que la mode n'a pas été étrangère à la direction de leurs travaux.

Avec David, voyez le nu devenir, pour ainsi dire, de rigueur dans les compositions de tous les genres. On fait fi du costume! Plus de draperies, plus de vêtemens; du nu, toujours du nu. Quelque tems après cette espèce de régénération de la peinture arrive l'empire: le modèle ne reçoit plus que des uniformes. C'en sont que batailles, que masses armées et se ruant les unes sur les autres, que canons, que nuages de poudre et de poussière. Puis, avec la restauration, la dévotion, les tableaux d'église, les sujets mystiques, les souvenirs des règnes passés. Heureusement une époque plus favorable est arrivée; c'est la nôtre. Lassée, pour ainsi dire, du despotisme, la masse a refusé de

reconnaître des chefs suprêmes en fait d'arts; elle a voulu que chaque peintre écoutant ses sensations, son goût, ne se pliât pas au caprice d'un maître. On a compris que pour les arts il fallait plus de liberté que pour quoi que ce soit. On a souffert plusieurs systèmes, plusieurs drapaux, plusieurs écoles; on a eu des applaudissemens pour tous. De cette manière plus large, plus généreuse, de considérer, d'apprécier les arts, est résulté un immense avantage: une carrière plus vaste s'est ouverte devant les artistes. On ne leur a plus dit: « Si tous vous ne » suivez pas la même voie, il n'y aura » pas de succès, pas de couronnes pour » vous. » Dès lors le public a vu augmenter ses jouissances.

Sous ses yeux en effet se présentent aujourd'hui les sectateurs de David, les partisans du nu seul; ceux des gloires de l'empire; les novateurs qui ont rêvé le drame en peinture; les coloristes, les dessinateurs. Chacune de ces désignations indique un chef, et, grâce au ciel, ils ne manquent pas. Dix écoles aujourd'hui se disputent la palme dans des genres différens. C'est Ingres, c'est Paul Delaroche, c'est Granet, c'est Decamps, c'est Vernet, c'est Delacroix... Autant de noms, autant de systèmes, ayant tous en définitive le vrai pour but, le succès pour soutien, pour espérance.

Et ce n'est pas un mal que cette diversité. Loin qu'il en résulte du désordre, de la confusion, nous lui devons des jouissances plus nombreuses, plus réelles; la facilité de classer les productions modernes d'une manière plus convenable, d'adopter un mode de critique plus certain, l'espoir enfin que l'école française ne méritera plus le reproche d'uniformité qu'on lui adressait trop souvent.

Quatre grandes divisions ont été adoptées dans la classification du Musée: la *peinture*, la *sculpture*, les *dessins* et la *lithographie*, puis la *gravure*. Ces divisions seront les nôtres, et nous sommes assez

heureux pour dire d'avance que dans ces résumés rapides de tant de travaux différents, la part de l'éloge sera plus grande que celle de la critique, et surtout de l'éloge sincère, exempt de tout esprit de coterie et de dépendance.

Qui, dès le premier coup d'œil, en effet, ne s'empresserait d'applaudir à la *Jeanne Gray* de M. Paul Delaroche, au *Saint Symphorien* de M. Ingres, à la *Mort du Poussin* de M. Granet, à la *Défaite des Cimbres* de M. Decamps, auteur également d'un *Intérieur de corps-de-garde à Smyrne*, aux *Femmes Algériennes* de M. Delacroix, à la *Scène de la Saint-Barthélemy* de M. Roqueplan, aux *Derniers momens de la grande Dauphine* de M. Beaume, au *Saint Georges combattant* de M. Ziegler, aux productions mélancoliques de M. Ary Scheffer, aux scènes si gaies de MM. Biard et Pigal, aux tableaux militaires de M. Bellangé, le peintre de Napoléon, et d'une foule d'autres encore qui ont tenté tous les genres, ont imaginé une multitude de sujets, graves, intéressans ou comiques tour à tour.

Après la peinture d'histoire, la peinture dramatique, il y a les tableaux de genre, les portraits, fort nombreux comme à l'ordinaire, et au milieu desquels se font distinguer des études fort remarquables; puis les dessins, cette fois classés à part, convenablement placés, et nombreux en compositions grandioses. La gouache, l'aquarelle, cultivées aujourd'hui avec empressement, même par nos premiers artistes, ont singulièrement été encouragées. Il y a maintenant en ce genre des productions capitales. De vastes scènes de *Lucrèce Borgia*, de *Notre-Dame de Paris*, le prouvent.

La sculpture a été moins féconde que ses sœurs; les grandes compositions nous manquent; mais dans les salles froides et humides consacrées aux modèles, aux marbres de nos artistes, on remarque cependant encore des morceaux dignes d'intérêt, des études consciencieuses et

sévères. Un groupe colossal de M. Duseigneur, représentant *Saint Michel, vainqueur de Satan*, nous a surtout frappé. *L'Ange gardien* de M. Desbœufs, le *Mercur* de M. Rude, le *Soldat de Marathon*, méritent également les suffrages et l'attention des connaisseurs.

Les yeux encore éblouis de tant de richesses, la tête remplie de cette foule de sujets historiques ou d'imagination, nous n'avons pu qu'esquisser ici ces considérations générales. Elles donnent un aperçu des ouvrages qui fixent le plus l'attention de la foule, sans cesse renouvelée dans les galeries du Louvre. Successivement nous entrerons dans les détails, pour consacrer dans nos colonnes quelques souvenirs de l'exposition féconde et remarquable, sous tant de rapports, de 1834. C'est un devoir que ce tribut à nos artistes, aux arts qu'ils cultivent pour l'honneur de notre pays.

CH. D'ARGÉ.

Album.

De nos jours on représente encore en Espagne les vieilles pièces de théâtre connues sous le nom de *Mystères*. Ces représentations ont néanmoins été prohibées à plusieurs reprises par le gouvernement. Le général Llander, capitaine général de la Catalogne, vient d'adresser à ce sujet la circulaire suivante aux autorités de la province : « La représentation du drame intitulé : *la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ*, a été expressément interdite par plusieurs décrets royaux, spécialement par celui du 3 juin 1799, comme peu convenable au respect dû à la religion, et comme devenant trop souvent le motif de graves scandales, ou dégénérant en ridicule parodie des mystères sacrés. L'autorité royale refusa en 1828 à la commune de Villanueva de Geltru la permission de représenter *la Passion*, pour en appliquer

le produit à la reconstruction de son église paroissiale. Fondé sur ces antécédens, j'ai dû rejeter toutes les demandes qui m'ont été faites à ce sujet par des particuliers des juntes communales et des corporations, quoique dans un but de bienfaisance ou d'utilité publique. Les chefs politiques et militaires auront donc à maintenir partout l'interdiction d'un spectacle indigne des graves méditations et du recueillement que réclame la vraie piété. »

— Puisque nous en sommes à parler de la Passion et des Mystères, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'aujourd'hui, où l'on ose tout au théâtre, plus d'un auteur dramatique français a pensé à dramatiser la vie entière du divin fondateur de la religion chrétienne. On s'est quelque tems occupé dans le monde d'un drame de M. Félix Pyat sur ce sujet si bien fait pour exciter l'attention, pour fournir l'occasion de déployer un spectacle grandiose. Ce projet avait été traité de téméraire, mais l'on s'y est fait à ce qu'il paraît, car on parle de nouveau de deux drames dont la représentation mettrait doublement en émoi la capitale, car elle replacerait en présence les deux chefs de la réforme dramatique moderne. On dit que M. Victor Hugo a composé un drame de *Jésus-Christ*, et que l'épisode de *Madeleine* remplit l'un de ses actes, tandis que M. Dumas s'occupe seulement d'une *Madeleine*, dont les erreurs et le repentir forment une action complète et pleine d'intérêt.

— Le Salon a été ouvert cette année le 1^{er} mars, et chaque jour, depuis ce moment, la foule s'y porte, curieuse de connaître les nouvelles productions de nos peintres. Plusieurs morceaux capitaux ont

attiré l'attention, et parmi eux l'on ne peut s'empêcher de placer au premier rang la *Jeanne Gray* de M. Paul Delaroche, peintre chaleureux, dramatique, qui a déjà composé les tableaux remarquables de *Cromwell*, des *Enfans d'Édouard* surtout qui nous a valu l'ouvrage de M. Casimir Delavigne. Le nouveau tableau rappelle l'exécution de Jeanne. Cette scène est du plus touchant intérêt. L'infortunée, les yeux couverts d'un bandeau, cherche de ses mains déjà pâles et contractées par une agonie terrible, le billot sur lequel elle va placer son front. L'expression de toute sa personne est indéfinissable. Une anecdote peu connue ajoute encore pour nous au vif intérêt que nous inspire cette production de l'un des premiers peintres de notre époque, c'est que Jeanne Gray a son modèle parmi les sociétaires actuelles de la Comédie-Française. On assure que M^{lle} Anaïs, charmante et si bien placée dans les *Enfans d'Édouard*, est reproduite dans la personne de la jeune reine d'Angleterre, envoyée presque enfant à l'échafaud.

MAZZUCHELLI FRÈRES, rue des Bons-Enfans, n° 32, ont l'honneur d'informer le public qu'honorés de la confiance de la compagnie *Enologica Industrielle* de Naples, ils ont obtenu d'établir chez eux un dépôt de vins fins et étrangers, qui seront recherchés par les véritables amateurs.

Parmi ces vins, nous citerons le *Lacryma-Christi* blanc de la montagne du Vésuve; *idem* rouge, de la même provenance; le *Marsala-Madère*, le *Faro de Messine*, le *Sarno vieux*, le *Capri* et autres. Les prix sont modérés et les vins de première qualité.

Ils ont aussi diverses liqueurs de Turquie, des îles d'Amérique, rum de la Jamaïque véritable, et liqueurs d'Italie.

A ce Numéro sont jointes les planches 1046 et 1047.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
 Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

25. Mars 1834.

N.º 1046.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Bonnet orné de Marabouts. Robe en gros de Naples garnie de
Ruche en crêpe et de Rubans de Satin.

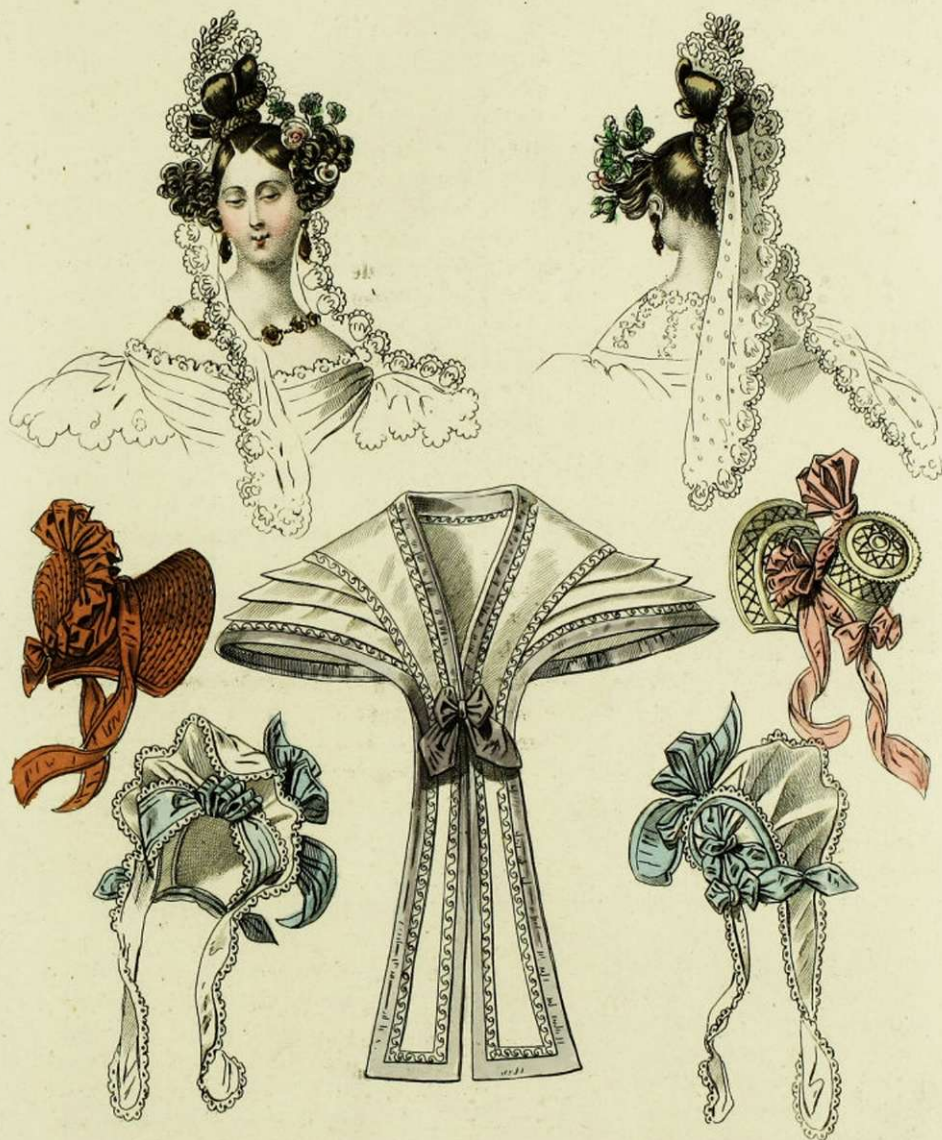
Mrs. & J. Fuller N.º 34. Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid

Modes de Paris.

25 Mars 1834

Nº 1067.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens Nº 21 près le passage de l'Opéra.
*Coffure de Mariée, Capote Amélie en paille Anglaise
 chinée et Chapeau St Marc en paille à jour, Mantille en
 Organdi, Bonnet en tulle.*

M^{rs} & J. Fuller Nº 34 Rathbone Place London.